

CHAPITRE III

Lois et Causes sociales

Quelles sont maintenant les lois du processus social, et quelle est la nature ultime de la causation sociale ?

Puisque la société est, par essence, un phénomène social soumis à un processus physique, les lois strictement sociologiques sont, d'abord, les lois du processus psychique, puis celles de la limitation du processus psychique par la physique. La volition agit sur la marche sociale par l'impulsion et l'imitation et, consciemment, par le choix rationnel. Les lois du processus volitif sont donc celles de l'imitation et du choix social. Les lois de l'imitation par le processus physique sont les lois de sélection et de survivance.

Il y a deux grandes lois de l'imitation qu'a formulées M. Tarde. En l'absence d'interférences, les imitations suivent une progression géométrique. Si un nouvel exemple est copié par un seul individu, il y a immédiatement deux centres d'exemple. Si chacun est de nouveau imité par un seul individu, il y a quatre centres... C'est la progression géométrique de l'imitation qui explique la rapidité extrême avec laquelle de nouveaux mots, de nouvelles modes, les paniques et les révolutions se répandent parfois. La seconde loi de l'imitation a été mentionnée dans l'explication des formes de l'association. Les imitations sont réfractées par leur milieu. Les mots, les coutumes, les lois, les religions

et les institutions se modifient en passant de race à race, de siècle à siècle.

Les lois du choix social rationnel sont des relations permanentes entre les groupements de valeur sociale et les formes de conduite sociale. Le groupement de valeurs sociales est l'antécédent, la forme de conduite sociale est le conséquent. Etant donnée une certaine combinaison de valeurs sociales, un genre spécial de conduite sociale suivra s'il est déterminé par le choix rationnel.

Pour comprendre les groupements de valeurs sociales, il faut recourir au procédé par lequel les valeurs subjectives de toute espèce viennent à l'esprit individuel et surtout noter certains degrés qui n'ont pas excité l'attention dans l'étude des valeurs économiques, mais qui ont leur importance dans la théorie des valeurs éthiques et sociales.

Dans tout choix, l'esprit contemple deux au plus de ses propres états, deux, au plus, expériences, activités, méthodes, règles, places, conditions ou objets et trouve qu'il les regarde avec un inégal degré de désir, avec une inégale approbation. Le désir est un sentiment ; l'approbation est un jugement ; c'est la reconnaissance que l'expérience, l'acte, l'objet que l'on considère possède un élément ou une qualité importante ou conforme à un critère. Le choix est complet si un des objets ou des partis concurrents est pris à l'exclusion de tous autres.

D'où provient la persistance du choix ? Les arrangements sociaux actuels sont des survivances. Des milliers d'arrangements différents ont disparu parce que leur utilité était transitoire ou légère. Ils ne servaient pas les tribus ou les peuplades, assez pour sauver de l'extinction ces tribus ou ces peuplades. Les arrangements sociaux qui deviennent comme une part de la vie des communautés viriles sont ceux qui rendent viriles ces communautés. Directement ou

non, ils contribuent à améliorer l'homme social, à le rendre plus intelligent, plus apte à la coopération. Mais parmi tous les choix sociaux possibles dans la législation et la constitution, lequel amènera ces résultats ? Quels sont les choix, comme tels, que préfère la sélection naturelle ?

La réponse du sociologue n'est pas douteuse et la loi est certaine. Ces valeurs subjectives survivront qui sont les éléments d'un total de valeurs subjectives qui se complique de plus en plus par l'accession de nouveaux intérêts et qui devient de plus en plus harmonieux et cohérent.

Cette loi n'exprime pas un processus physique, comme celle des choix sociaux. Elle formule des conditions objectives, physiques, auxquelles le choix doit finalement se conformer. Lorsque les conditions ont été nettement perçues, la loi devient aisément intelligible.

La société, comme l'individu, doit s'adapter à un milieu physique et organique. Les plaisirs, ses lois et ses institutions doivent faire part du milieu. Le milieu, néanmoins, n'est un groupe de relations ni constant ni invariable. Il subit une évolution incessante. La différenciation le diversifie de plus en plus. La société peut accroître cette différenciation, mais ne peut pas l'empêcher. Elle ne peut simplifier les conditions auxquelles la vie doit s'adapter. Au contraire, la vie doit se compliquer en s'adaptant à des conditions plus complexes, ou cesser d'être. C'est pourquoi les goûts varient de plus en plus. C'est pourquoi les plaisirs doivent être nombreux, contribuer l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'ils s'harmonisent. C'est pourquoi nos joies familières ne doivent pas être individuellement assez intenses pour exclure ces plaisirs plus faibles, plus rares qui constituent un maximum de satisfaction. Une communauté qui a des goûts variés obtiendra une nourriture meilleure que celle qui a des goûts peu nombreux. Une communauté ou une classe qui se délecte dans de nombreux plaisirs a, en somme, plus de chances de durées que celle qui satisfait un petit nombre de plaisirs intenses. Enfin, les habitudes,

les coutumes et les institutions adaptées au plan de variation de la nature seront seules à durer.

Bref, tandis que la sélection artificielle, ou choix social, est gouvernée par la valeur subjective, la survivance est gouvernée par l'utilité organique et subjective. Cette vérité capitale est un motif de distinguer l'utilité subjective et la valeur subjective.

Devons-nous conclure qu'en dernière analyse la causation sociale est un processus objectif ou physique, en dépit de la part importante assignée à la volition ? Si la question équivaut à se demander métaphysiquement si l'esprit n'est qu'une manifestation de la matière, le sociologue ne peut y répondre. Si, au contraire, on demande si le processus volitif dans la société dépend du physique, est ou n'est pas indépendant, le sociologue répond affirmativement.

Le rôle joué par la volition dans l'évolution sociale est si considérable que l'homme d'études, en abordant le problème d'un seul côté, peut facilement la croire une cause indépendante, et de cette habitude non scientifique beaucoup d'erreurs sont nées. Le sociologue trouve à chaque pas des phénomènes volitifs. En fait, comme nous l'avons vu, ce sont des points centraux, autour desquels se groupent toutes les autres phases du changement social. Plus encore : le sociologue a affaire non seulement à des causes qui ne sont pas purement physiques mais à beaucoup qui ne sont pas simplement psychiques. Elles sont plus complexes que celles qui ne sont que psychiques, et les psychiques plus complexes que les causes simplement physiques. Elles sont sociologiques, produites par l'évolution sociale elle-même, et le vrai sociologue ne perd pas son temps à expliquer tout ce qui est humain par le milieu, isolé de l'histoire.

La vraie question n'est donc pas dans l'existence ou l'importance de causes volitives et de causes nettement sociologiques. Elle est de savoir si elles dérivent ou non

de phénomènes plus simples qu'elles-mêmes, si elles ne sont pas déterminées par le mécanisme du monde organique. La réponse de la sociologie est résolument négative. La sociologie est un produit de ces nouvelles conceptions de la nature — les causes et les lois naturelles — nées dans les esprits scientifiques avec les doctrines de l'évolution et de la persistance de la force. Ces conceptions diffèrent absolument des vieilles notions empiriques qui font de la loi naturelle une entité, douée de l'omnipotence et placée au milieu des hommes pour les gouverner. Les lois naturelles sont simplement des rapports permanents entre les forces, qu'elles soient physiques, psychiques ou sociales. Une cause naturelle est celle qui est, en même temps, un effet. Dans l'univers, comme le concevait la science, il n'y a pas de causes indépendantes, sans cause. Le savant entend donc, par causation, un processus dans lequel toute cause est un effet de causes antécédentes, dans lequel toute action est, en même temps, une réaction. La nature n'est que le total des choses liées, dans lequel tout changement vient d'un changement antécédent et amène un changement subséquent et où, à travers tous les changements, il y a des relations de coexistence et de conséquence qui restent invariables.

Dans ce système, l'homme est en vérité une variable, mais non une variable indépendante. Il est fonction d'innombrables variantes. Dans un monde de perpétuel changement, il agit sur ce monde, mais uniquement parce qu'il en fait partie. La volition est une vraie cause, uniquement parce qu'elle est un vrai effet.

C'est dans cette vérité que le sociologue voit la signification de la doctrine des droits naturels. Ceux-ci, comme on les comprenait jadis, entraînent dans le domaine des croyances révélées. Non pas ces règles naturelles de droit positif que la sociologie commence à distinguer. Les droits légaux sont ceux que sanctionne le pouvoir législatif ; les droits moraux sont les règles que sanctionne la conscience

de la communauté ; les droits naturels sont des règles de droit socialement nécessaires, appuyées par la sélection naturelle et il ne peut y avoir de droit, légal ou moral, qui ne soit basé sur les droits naturels ainsi définis.

Je n'essaye pas ici de réhabiliter une vieille idée par une phraséologie nouvelle. Je repousse la vieille idée et, avec elle, cet usage du mot « naturel » imposé par Rousseau qui a confondu « naturel » et « primitif ». Cet usage est désormais banni de la biologie et de la psychologie et c'est sans excuse que des économistes et des juristes le conservent dans les sciences politiques, comme si « naturel » ne signifiait que « natal ». En nomenclature scientifique, « naturel » équivaut mieux à « normal ». Dans son sens absolu, le naturel est ce qui existe en vertu de son rôle dans un système cosmique d'activités agissant les unes sur les autres ; dans un sens plus étroit, c'est ce qui est en harmonie avec les conditions de son existence. Le non naturel tend à sa dissolution ou à son extinction.

Ainsi, la définition de la sociologie, comme explication des phénomènes sociaux par la causation naturelle, devient plus claire. Spécifiquement, la sociologie est l'explication des phénomènes sociaux par l'activité physique, l'arrangement organique, la sélection naturelle et la conservation de l'énergie. Comme telle, elle peut ne pas être une science démonstrative, si on la compare aux sciences expérimentales ; mais nous ne saurions admettre qu'elle ne soit qu'une science descriptive comme le veulent les sociologues français qui s'en tiennent à la philosophie de Comte. C'est strictement une science explicative, aidant l'induction par la déduction et rapportant les effets à leurs causes véritables.

CHAPITRE IV

La nature et le but de la Société

Reste la question finale. Quelle est la nature de ce groupe concret de phénomènes que nous avons étudié ? A quelle classe d'objets naturels appartient-il ? Est-ce un organisme, comme l'ont dit M. Spencer et d'autres ?

Certainement, ce n'est pas un organisme physique. Ses parties, s'il a des parties, sont des rapports psychiques. Elles ne sont pas reliées par des liens matériels, mais par la compréhension, la sympathie et l'intérêt. Si la société est un organisme, on doit le considérer comme physio-psychique, comme essentiellement psychique, mais avec une base physique. Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici conviendra, je pense, qu'une société est plus qu'un organisme, qu'elle est plus haute, plus complexe qu'un organisme, comme un organisme est plus haut et plus complexe que la matière inorganique. Une société est une organisation, en partie produite par l'évolution inconsciente, en partie résultat d'un plan conscient. Une organisation est une somme de rapports psychiques. Comme un organisme, pourtant, elle peut traverser toutes les phases de l'évolution.

Comme un organisme, une organisation peut avoir une fonction. Celle de la société est de développer la vie consciente et de créer la personnalité humaine. Elle existe actuellement dans ce but. C'est l'association consciente avec ses semblables qui développe la nature morale d'un homme. C'est à l'échange des idées et des sentiments que sont dues toute littérature, toute philosophie, toute con-

science religieuse et c'est la réaction de la littérature, de la philosophie, du culte et de la politique qui développe dans chaque génération son type de personnalité. Par suite, nous pouvons dire que la fonction de l'organisation sociale, que doit toujours envisager le sociologue, est l'évolution de la personnalité jusqu'à ce qu'elle atteigne ce que nous appelons l'humanité.

Donc, à chaque pas, la tâche du sociologue est double, savoir comment ont évolué les rapports sociaux et comment ils réagissent sur le développement de la personnalité. En d'autres termes, un des buts de la sociologie est d'apprendre tout ce qui peut être appris sur la création de l'homme social. L'influence de cette étude sur celles de l'économie et de la politique est évidente pour qui est au courant des récents progrès de la philosophie politique. « L'homme économique, de Ricardo, vit encore et a sa tâche utile ; malgré nos lagos scientifiques, qui disent avoir regardé le monde quatre fois sept ans et n'y avoir jamais trouvé d'homme qui sût comment s'aimer lui-même. » Il n'en est pas de même de l'homme naturel de Hobbes dont l'état singulier, décrit dans le « Leviathan », était la guerre contre tous et qui néanmoins contractait avec chacun. Toute cette classe d'idées, toutes les théories basées sur elles, dans lesquelles l'homme était abstrait de ses relations sociales, ont fait place à un savoir plus solide. Au lieu de ces notions, le point de départ des théories politiques à venir sera la conception de l'homme comme essentiellement et naturellement social, créé par ses rapports sociaux et n'existant que par eux, en tant qu'homme.

Être social, l'homme normal rend avec usure à la société les biens qu'il en a reçus, et cette vérité sera la base de l'enseignement éthique des années futures. La personnalité ne peut vivre en elle-même pour périr avec la vie individuelle. Peu à peu, siècle par siècle, la société qui a créé l'homme est transformée par lui. Dans cette œuvre, d'immense importance est l'influence des quelques esprits

transcendants dont le génie perce l'inconnu ; de ces pionniers de la pensée qui osent s'aventurer seuls sur des routes vierges ; de ces serviteurs dévoués de l'espèce qui, à travers les difficultés révèlent les possibilités d'une vie spirituelle. C'est par eux que la masse de l'humanité est transportée au-dessus, du moins, des nécessités physiques, dans l'air ensoleillé par la liberté.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	1

LIVRE PREMIER

LES ÉLÉMENTS DE LA THÉORIE SOCIALE

CHAPITRE I. — L'idée sociologique	1
— II. — Le domaine de la sociologie	20
— III. — Les méthodes de la sociologie	50
— IV. — Les problèmes de la sociologie	67

LIVRE SECOND

LES ÉLÉMENTS ET LA STRUCTURE DE LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE I. — La population sociale	75
— II. — L'esprit social	125
— III. — La composition sociale	145
— IV. — La constitution sociale	161

LIVRE TROISIÈME

L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE I. — Association zoogénique	181
— II. — Association anthropogénique	190
— III. — Association ethnogénique	234
— IV. — Association démogénique	272